«Si l'ADN est le texte, l'épigénétique en est la ponctuation», disent les généticiens. Tout simplement dit, cela signifie qu'un corps, un cerveau plongé dans un milieu social et intellectuel où prévalent des idées données verra ses gènes subir les influences provenant de l'extérieur, des idées courantes portées par la société, qu'elles soient tournées vers le passé ou vers l'avenir.

Il faut réaliser — en liaison avec l'idée que les fonctions cérébrales se rétractent, perdent en rendement dans certaines conditions — que le «ilm al-qadim» est un gaspillage de nos moyens mnésiques, de nos capacités mnémotechniques, des espaces de stockage dans notre mémoire, dans la zone de notre cerveau qui conserve l'information. En tant que capital-idées périmées, qu'informations révolues qui continuent à occuper une place qui pourrait être dédiée à des connaissances utiles à nos besoins d'adaptation à la vie en constante évolution.

L'essentiel à connaître de la religion peut être traité d'une manière nouvelle, actualisée et connectée au réseau du savoir moderne dont la vocation est d'aider à s'orienter dans la vie et à faire face à l'avenir. C'est donc tout le logiciel musulman, l'information qu'il renferme, qu'il faut vérifier, élaguer de ce qui est devenu inutile et valoriser ce qui peut encore servir. A quoi bon connaître par cœur des hadiths, dont beaucoup sont faux, des rivières de poèmes ou collectionner des histoires révolues ?

L'information issue du «ilm al-qadim» est devenue inopérante car on peut être un musulman accomplissant intégralement ses obligations sans avoir besoin de s'embarrasser de «ilm» inutile. Braqué, bloqué sur le passé, il agit comme le puisatier tirant de l'eau d'un puits en voie d'épuisement : il jette son seau et le remonte des profondeurs avec ce dont il s'est rempli : eau potable et non potable, bon et mauvais, vrai et faux, vital et mortel… L'intelligence a besoin d'être stimulée par le nouveau, des équations à plusieurs inconnues à résoudre, des mystères cosmiques ou quantiques à élucider dans l'univers, en nous-mêmes, dans notre code génétique ou dans l'Histoire humaine…

La science se remet en cause à tous les instants, et c'est sa plus haute vertu, tandis que le «ilm» prétend être la vérité en soi, et c'est son plus grand défaut. Il y a tant à faire dans le monde et au cours de sa propre vie alors que tout ce qu'il propose c'est d'avoir un *madhhab*, un cheikh à aduler, un *da'iya* à suivre et des milliers de pages à apprendre. Comme si Dieu n'aimait pas le progrès, la technologie, le numérique et internet qui est un véritable «kun fa yakun» (Fiat lux)…

La science a mis en équation puis résumé en lois ce que le Coran appelle «sunans Allah», les «lois invariables» de Dieu, ses modes d'intervention dans l'univers et en nous. Les lois de la nature ont été conçues par Dieu puis découvertes et reproduites à petite échelle par l'Homme pour son bien. Dieu utilise des matériaux, les particules élémentaires et les atomes à partir desquels toute matière vivante ou inerte a été faite.

La science n'en est plus à soutenir l'inexistence de la conscience et de l'âme, elle les traque dans l'infiniment petit, dans l'intrication quantique, dans l'interdépendance du corps et de la conscience. Elle sait qu'un lien existe entre les deux et que la conscience influence la matière.

La physique est en passe de le prouver à travers l'étude du comportement des particules élémentaires. J'ai lu un jour un roman scientifique, *La formule de Dieu*, et été étonné tout autant qu'outré de trouver le point de vue du christianisme, du judaïsme, de l'hindouisme, du bouddhisme et des sciences modernes sur l'univers, mais pas celui de l'islam alors que l'un des deux principaux personnages du roman est une musulmane, physicienne de surcroît. Pourquoi ce parti pris de la part de l'auteur portugais alors qu'aucun texte sacré ne présente autant de prodigieuses coïncidences avec la science que le Coran ? L'auteur ne lui pas donné la parole sur la vision islamique de l'univers mais juste sur la condition de la femme en Iran.

Pauvre en informations sur l'avenir, le savoir religieux incite les musulmans naïfs qui ont besoin d'être assistés mentalement à s'inspirer du «salaf», de prédécesseurs qui ont vécu il y a quatorze siècles. Il n'est question que d'eux, tous les jours, dans toutes les mosquées, sur toutes les chaînes, sans que quelque chose arrive, ne change, ne bouge ou ne s'améliore dans la réalité. Seul le visage du discoureur change.

Il n'y a pas dans le monde actuel de peuple plus attaché que les Arabes au passé. La Grèce, qui a donné au monde la science, les mathématiques, la philosophie, les sports, et dont les penseurs de l'Antiquité sont encore enseignés dans les universités du monde entier ne rêve plus pour autant de sa grandeur passée.

Elle se débat dans des drames prosaïques sans déranger les dieux de l'Olympe ou se lamenter sur l'ingratitude de l'Europe envers sa mère sans laquelle elle ne serait qu'un terrain vague peuplé de hordes de SDF.

Les Romains non plus, ni la Chine, ni les Mayas, ni les Aztèques, ni les Mongols. Un peu les Berbères, mais je crois que c'est pour rivaliser avec les Arabes qu'ils n'aiment plus beaucoup à cause des ravages de l'islamisme.

L'islam n'a pas créé les civilisations qui ont concouru à sa prospérité et à son développement scientifique et technique à travers l'histoire (Assyriens, Mésopotamiens, Egyptiens, Hittites, Perses, Grecs, Juifs, Araméens, chrétiens, Berbères, Indiens, Chinois…), elles étaient là des millénaires et des siècles avant lui et ont réalisé des prouesses fabuleuses dont il a tiré profit. En gagnant l'esprit et le cœur de leurs habitants qui ont trouvé en lui un cadre moral et spirituel plus incitatif et performant que leurs anciennes croyances et schèmes de vie, il les a exaltés et ils l'ont, en retour, honoré de leur intelligence et de leurs découvertes.

La principale caractéristique historique de l'islam est d'avoir été pour des peuples divers un éveilleur, un stimulant, un énergisant, un catalyseur, un rassembleur, un fédérateur dans les domaines spirituel, intellectuel, culturel, économique et politique. Comme le seront après lui les Etats-Unis d'Amérique pour des dizaines de millions d'êtres humains aux XIXe et XXe siècles : une terre de tolérance religieuse, de liberté d'entreprendre, d'égalité des chances, d'inventivité et de «melting pot», y compris pour les musulmans qui y vivent par millions.

Avec la formation d'une classe sociale religieuse instrumentalisée par des pouvoirs despotiques, l'islam a progressivement perdu ses avantages comparatifs et sa religion est devenue un véritable «opium du peuple» selon l'expression de Karl Marx. Le «ilm al-qadim» prit petit à petit la place du Coran qui, d'éternel, devint lié à une conjoncture dépassée et fut enseveli sous des interprétations vieillies, démenties par le progrès, ridicules et contraires aux finalités de «maqacid al-khalq».

Pauvre en informations sur l'avenir, le savoir religieux incite les musulmans naïfs qui ont besoin d'être assistés mentalement à s'inspirer du «salaf», de prédécesseurs qui ont vécu il y a quatorze siècles. Il n'est question que d'eux, tous les jours, dans toutes les mosquées, sur toutes les chaînes, sans que quelque chose arrive, ne change, ne bouge ou ne s'améliore dans la réalité. Seul le visage du discoureur change. Pourquoi ? Jusqu'à quand ? N'est-ce pas de la folie ou une sinistre comédie pour attardés mentaux ?

Le salafisme peut être médicalement défini comme le symptôme de la perte du sens de l'orientation, une maladie qui fait confondre l'avant et l'arrière, le passé et l'avenir, ici-bas et au-delà, terre et ciel, ce qui est mort et ce qui est encore vivant.

Il a trouvé à s'affirmer par la violence des armes dans les pays désarticulés qu'on lui a concédés en vertu d'une stratégie dont on ne connaît pas les motivations mais qui n'en existe pas moins (Afghanistan, Irak, Syrie, Libye, Yémen) ou par la violence du verbe dans les régions, quartiers et espaces médiatiques que des Etats craintifs lui abandonnent (Pakistan, Liban, Algérie, Nigeria…)

Les musulmans ont passé plus de siècles dans la décadence et sous domination étrangère que dans leur propre civilisation. Il s'est écoulé 1436 ans (en fait 1448) depuis l'apparition de l'islam mais les musulmans d'aujourd'hui raisonnent, vivent, s'habillent et parlent comme les musulmans du début de la décadence. Le décorum international a, certes, changé mais l'homme et l'âme sont les mêmes. L'abstrait est plus fort que le concret, la promesse que la réalité, l'éternité hypothétique que la chronologie de l'histoire et, dans leurs échanges, un «deux tu l'auras» vaut mieux qu'«un tiens». Le temps n'ayant aucune valeur pour eux, le lointain passé ne différant pas beaucoup du présent, la volonté de l'Homme continue de s'annihiler devant celle de Dieu, rendant inutile la prévision, la planification et la projection dans le futur. En dehors des changements dus à la technologie occidentale qui n'ont aucunement modifié leurs structures mentales et culturelles, ils rêvent de reconquérir l'Andalousie, Jérusalem ou Samarcande mais pas d'autres terres, le futur ou l'espace. Ils ne savent rien de la révolution agricole, celle du néolithique, du XVIIIe ou du XXe siècles, rien de la révolution industrielle du XIXe siècle ou de la révolution numérique et des nanosciences du XXIe. Ils ont atterri en plein XXe siècle, ont été soulevés par les geysers de pétrole et se sont retrouvés à la tête de fortunes colossales sans avoir rien fait de notable ou d'utile pour gagner tant argent.

Quand il sera temps, quand la «ni'ma» se sera épuisée, ils retourneront au sable sans grande peine, sans regrets, confiants en la Providence et résignés à ses revers.

Ils n'ont pas été exploités comme force de travail, conditionnés par le taylorisme, épuisés par les luttes syndicales ou les antagonismes de classe, socialisés pour être utiles les uns aux autres et, de tout ça, apprendre la valeur de la vie humaine. Ils n'ont jamais cherché à maîtriser la nature ou été poussés à découvrir de nouvelles techniques de travail et d'amélioration des rendements car vivant de rien et n'espérant rien en dehors du ciel.

Le bédouin est un homme libre, il rêve de plus haut, de plus loin que l'histoire et c'est pourquoi il ne la fait pas ; les défis naturels le laissent froid, il les regarde puis les contourne, allant chercher sa tranquillité ailleurs, là où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a cure de l'état de la couche d'ozone, des problèmes d'environnement, de la famine qui décime des peuples, il surveille la femme, les mœurs, l'habit conforme et cherche le diable dans chaque détail… Il ne crée ni ne transforme, se contentant d'échanger ce qu'il a contre ce qu'il n'a pas, et s'il n'a rien, il se contentera du lait de chamelle. Il n'a pas besoin d'arts, de culture, de musique, de cinéma, la poésie du désert lui suffisant.

Son imagination est toute tendue vers les descriptions ensorcelantes du paradis, les fureurs terrifiantes de l'enfer, la crainte irrationnelle des djinns et l'attrait mystique des miracles.

Il n'a pas de préoccupations géostratégiques en dehors de la jalousie et de la rivalité avec les autres, ses frères et ses coreligionnaires en particulier. Rentiers du pétrole, rentiers de la religion…

Pour changer les musulmans, il faut changer les Arabes. Pour changer les Arabes, il faut changer le «ilm al-qadim» qui les commande et les fournit en représentations mentales. Pour changer ce «ilm al-qadim», il faut désamorcer les mines enfouies sous terre autour de lui, faire tomber la clôture qu'il a élevée, briser les tabous qu'il a semés dans les esprits puis s'emparer de lui et le mettre en examen.

Ce ne peut être qu'en vertu d'actes de puissance publique, d'actes d'Etats acquis à l'idée de réforme radicale de la conception islamique du monde pour sauver les pays d'islam.

Les intellectuels adhérant à cette vision peuvent jouer un rôle en amont (emporter l'adhésion des Etats) et en aval (accompagner la mise en œuvre des mesures réformatrices) mais pas imposer la réforme d'un bout à l'autre.

Ces obstacles franchis, les conditions préliminaires réunies, il faudra remonter à la période d'avant la formation du «ilm» (à partir du troisième siècle de l'Hégire), peut-être même à la période où le Coran n'avait pas encore été réuni sous le nom de «mashaf Hafsa» puis, quinze ans plus tard, sous celui de «mashaf Uthman» dans un ordre qui n'était pas celui dans lequel il a été révélé.

Pour changer les musulmans, il faut changer les Arabes. Pour changer les Arabes, il faut changer le «ilm al-qadim» qui les commande et les fournit en représentations mentales. Pour changer ce «ilm al-qadim», il faut désamorcer les mines enfouies sous terre autour de lui, faire tomber la clôture qu'il a élevée, briser les tabous qu'il a semés dans les esprits puis s'emparer de lui et le mettre en examen.

Le retour à l'ordre chronologique du Coran sera l'occasion de puiser dans le livre saint lui-même la vigueur nécessaire à la construction d'une nouvelle conception islamique du monde, de la raison d'être de l'Homme sur la terre et de la vision des autres (les non-musulmans), en même temps qu'il libérera l'islam des contradictions et des non-sens dont il a été lesté depuis la mort du Prophète.

Quand on achète une maison ou en hérite et qu'on ne possède pas de certificat de conformité ni ne sait quand et comment elle a été construite, ni combien de temps elle peut encore tenir, il est prudent d'en faire vérifier les fondations et la structure si l'on ne veut pas être enterré sous ses décombres en cas de malheur.

Il manque à l'islam d'aujourd'hui un «certificat de conformité» justement.

N. B.